

POUR



Éducatons, société

N° 165 - Mars 2000

GREP

Pour une pédagogie de la reconnaissance

*Le programme de recherche
Quart-Monde-Université*

Carl HAVELANGE

Maître de recherches au FNRS (Belgique)

*« Le savoir n'est ni libre ni esclave,
il est ce qu'on en fait »
Le croisement des savoirs, p. 334*

L'école est en crise, assurément, de la maternelle à l'Université. Crise des savoirs et des pédagogies, des objectifs et des moyens, crise du travail et de la formation, crise de la démocratie : l'enseignement pour tous, débordé par le nombre, anesthésié par le manque de moyens et la carence des projets, crée de nouvelles hiérarchies, parfois plus subtiles mais aussi fortes que les précédentes, génère de nouvelles formes d'exclusion, institue des barrières d'autant plus infranchissables qu'on en méconnaît l'existence. Le malaise étudiant, – comme on dit en manière d'euphémisme –, en témoigne parfois avec une singulière acuité. Et chaque enseignant en fait l'expérience quotidienne en voyant se reproduire dans les classes l'inégale répartition des chances de succès et d'épanouissement social, professionnel, humain.

Les diagnostics sont posés qui associent en une même et sombre conjonction violences scolaires, démotivations des élèves, inculture des étudiants que l'on dit incapables, au sortir d'un enseignement secondaire jugé déficient, de

manier les instruments élémentaires de la pensée et de la langue. En regard, les filières d'excellence restent le lot d'un nombre restreint de privilégiés à qui est offert, de l'enfance à l'âge adulte, l'environnement pédagogique, sinon le meilleur, en tout cas le mieux adapté aux critères actuels de la performance et de la réussite.

La critique, dira-t-on, est aisée et l'art de transmettre – ou d'organiser l'enseignement – difficile à ce point qu'il est vain de noircir à l'excès le tableau des dysfonctionnements et des insatisfactions. Tous les enseignants ne sont pas déprimés ni désabusés. Tous les parcours scolaires ne sont pas déterminés par la seule origine familiale. Il est aussi, à tous les niveaux d'initiatives, nombre de propositions et d'expériences qui permettent d'envisager avec plus d'optimisme la capacité du système éducatif à se transformer et à renouveler le cadre de son interrogation. L'enseignement est articulé à la société dont il émane, et qu'il contribue en même temps à reproduire et à transformer : c'est dire qu'il est un lieu vivant de débats, de conflits, de contradictions, un lieu de forces, parfois inaperçues, qui engagent au plus profond notre devenir. Et c'est donc aussi un lieu essentiel d'expérimentation et de résistance.

Un lieu de résistance

J'ai eu le privilège, pendant deux ans, du printemps 1996 au printemps 1998, de participer au vaste programme de recherche Quart-Monde-Université organisé par le Mouvement ATD Quart-Monde et qui vient d'aboutir à la publication du livre intitulé *Le croisement des savoirs. Quand le Quart-Monde et l'Université pensent ensemble*¹. Ce livre est signé par un collectif d'une trentaine de personnes provenant d'horizons très différents : des universitaires, des « militants » du Quart-Monde et des « volontaires » du Mouvement ATD².

174

L'expérience est totalement inédite. En sa singularité même, elle participe au vaste mouvement contemporain de mise en cause des formes traditionnelles de construction et de transmission du savoir et à ce titre elle est susceptible de nourrir la réflexion sur les liens qui unissent école et société. Elle repose sur le pari d'une élaboration conceptuelle commune et d'un partage réel des savoirs entre des personnes qui se situent aux extrêmes des hiérarchies traditionnelles : les plus pauvres, d'une part, dont le parcours scolaire chaotique a été souvent interrompu dès le plus jeune âge ; les professeurs d'université, d'autre part, qui représentent en son sommet, fût-ce formellement, l'idée de constitution et de transmission des savoirs institués ou reconnus.

Il n'est pas possible de décrire ici tout l'intérêt et toutes les dimensions de cette expérience pionnière, très heureusement servie par la rigueur et la créa-

tivité méthodologiques d'une équipe d'accompagnement – « l'équipe pédagogique » – sans laquelle la rencontre et le croisement effectif des savoirs n'auraient pu avoir lieu. Tout au moins peut-on évoquer l'extraordinaire fécondité intellectuelle et humaine d'une démarche de recherche où chacun des participants était, à part entière, à la fois acteur du projet et coauteur du livre qui en constitue le premier aboutissement³.

Par plusieurs aspects, cette recherche concerne directement la problématique de l'école et de l'enseignement. Parce qu'il y est d'un bout à l'autre question du savoir, d'une part, et ce quel que soit le thème abordé : l'histoire, la famille, les savoirs, le travail ou la citoyenneté. Notre souci de participer à l'élaboration d'une nouvelle forme de connaissance partagée, nous a confrontés, à chaque pas, à la nécessité d'interroger la notion même de savoir, les modalités de constitution, de reconnaissance et de transmission qui donnent à toute forme de connaissance son existence sociale, sa pertinence, sa validité et qui dès lors en déterminent les usages possibles. Et parce que, d'autre part, l'un des chapitres du livre, pris en charge par l'un des cinq groupes de travail, traite plus directement de la question de l'école sous le titre éloquent : « Libérer les savoirs ! La vie, l'école, l'action ».

Le point de vue ou le savoir des plus pauvres

L'expérience a pour point de départ et pour esprit directeur l'idée, maintes fois formulée par le fondateur du Mouvement ATD Quart-Monde, Joseph Wresinski, selon laquelle toute forme d'exclusion met en cause très profondément le fonctionnement de nos sociétés et hypothèque lourdement leur aspiration explicite à la démocratie. L'exclusion, dans cette perspective résolument novatrice, ne peut plus être considérée comme un phénomène résiduel ou comme une fatalité statistique n'affectant que des marges plus ou moins reculées de nos sociétés. Qu'on l'ait dite périphérique au cours des années de relative prospérité ne change évidemment rien à l'affaire : l'exclusion passe des questions secondaires au cœur même de la réflexion sur le corps social. Sous la forme extrême de la grande pauvreté, dont on reconnaît aujourd'hui la croissante extension, cette pensée de l'exclusion porte l'inadmissible en pleine lumière et engage de nouvelles formes d'analyse et d'action. Le point de vue des plus pauvres importe, dès lors, en ceci qu'il révèle à elle-même la société tout entière et qu'il est idéalement susceptible d'en inspirer les modalités de transformation. Le savoir des pauvres acquiert ainsi une irréductible spécificité, – on ne peut lui substituer aucune connaissance exogène aux milieux de la misère –, et une forme nouvelle d'universalité puisqu'il est appelé à modifier la perception que la société dans son ensemble a d'elle-

même. Conception révolutionnaire, qui fait du savoir des exclus, des perdants, des vaincus, l'un des centres principaux au départ desquels peut être pensé à nouveaux frais le devenir de nos sociétés. C'est là, brièvement résumée, une forme de pensée très fortement engagée, qui conjugue en une même figure de la responsabilité, action militante et réflexion critique : au croisement des grandes idéologies et des grands mouvements d'idées de ce siècle, une pensée de l'essentiel, de la responsabilité collective et de la participation.

Le point de vue des plus pauvres : cela n'est en rien une abstraction ni ne désigne seulement la capacité à reconnaître, à dénoncer ou à tenter de comprendre comme de l'extérieur la « misère du monde ».

L'exigence fondatrice de cette nouvelle pensée de l'exclusion est indissociablement éthique, politique et épistémologique. Comment faire valoir le point de vue des plus pauvres, en effet, et comment faire en sorte que leur voix soit entendue ? Il faut au moins deux conditions. D'abord que ce point de vue existe et qu'il existe de manière structurée, qu'il conduise à l'élaboration de catégories et de contenus de pensée susceptibles de traduire en mots et en concepts l'expérience vécue de la misère et ses significations. D'abord, donc, que ce point de vue devienne savoir. Ensuite – et, en fait, indissociablement –, que ce savoir soit reconnu par le reste de la société comme pertinent, fécond, utile.

Que le point de vue des plus pauvres ne serve pas au titre seul de témoignage, mais que, devenu savoir et reconnu comme tel, il trouve place légitime et opérante au sein des instances traditionnelles de constitution et de transmission des connaissances. Que le savoir des pauvres, somme toute, « entre à l'Université ». C'est là l'une des premières et des plus constantes ambitions du Mouvement ATD Quart-Monde et dont le programme de recherche qui vient de prendre fin constitue une étape importante.

176 *Le croisement des savoirs : l'expérience des savoirs partagés*

Comment procéder ? Quelles méthodes et quelles pédagogies mettre en œuvre pour que puissent à la fois se reconnaître, se rencontrer et se modifier ou s'enrichir mutuellement des savoirs et des compétences d'apparence aussi hétérogènes : les savoirs vécus issus de l'expérience de l'exclusion et de la grande pauvreté ; les savoirs universitaires porteurs d'une tradition longue et multiple d'analyse critique ; les savoirs d'action ou d'engagement que représentent plus directement les volontaires engagés au sein du Mouvement ATD ?

Le premier intérêt du programme Quart-Monde-Université est d'avoir été, de ce point de vue, un lieu d'expérimentation tout à fait extraordinaire. Pendant plus de deux années universitaires, militants et volontaires ont cherché à

élaborer un langage commun, à croiser leurs savoirs de telle manière que les résultats de leurs recherches deviennent propriété collective et soient pleinement pertinents et utilisables dans leurs milieux de vie et d'action respectifs. Chacun, dans ce processus au long cours, a été mis à rude épreuve à la fois émotionnelle et intellectuelle. Tous ont dû faire face aux stéréotypes inaperçus entravant jusque-là le mouvement de la pensée ; vivre en ce laboratoire, chacun en son lieu propre, l'expérience renouvelée de la parole impossible, de la méconnaissance, de l'incompréhension, de l'exclusion ; trouver les mots – fragiles d'abord, incertains, hésitants, eux-mêmes expérimentaux – susceptibles de conduire enfin à la formulation et à l'appropriation collective de ce qui là était en train de se vivre ; être à la fois soi-même – impossible de tricher en de telles circonstances ! – et toujours au bord de déraiper, en cette frange si mince du savoir où les regards, vraiment, se croisent et se portent en des lieux totalement inédits, où la parole de chacun finit par être pleinement entendue, reconnue et transformée en même temps par le regard de tous.

Le savoir des plus pauvres n'est pas donné d'emblée à comprendre, par le biais de témoignages qu'il suffirait de soumettre à l'appréciation de spécialistes : comme tout savoir, il se construit. Et il se construit, ici, dans un long processus d'élucidation réciproque qui requiert l'aptitude à la conceptualisation autant des plus pauvres – les militants – que des volontaires et des universitaires. Ce processus exigeant et profondément déstabilisant d'une co-recherche véritable, impliquant directement et à parts égales tous les acteurs concernés, constitue l'axe structurant de ce programme à vocation expérimentale et, d'une certaine manière, son objet premier.

Comment rendre possible le croisement effectif des savoirs et, dans ce mouvement, la proposition argumentée et substantiellement illustrée d'une forme renouvelée de connaissance ? La question n'est en rien rhétorique. Elle a mobilisé au plus profond l'enthousiasme et l'inquiétude de chacun des coauteurs pendant toute la durée du programme. En résonance très intime avec l'idée maîtresse, évoquée plus haut, d'un déplacement du questionnement à propos de l'exclusion, elle conduit à une pédagogie et à une épistémologie de la reconnaissance mutuelle. Toute forme et tout contenu de connaissance devant être impérativement validés par l'ensemble des acteurs, il est essentiel que l'effort réciproque d'élucidation s'appuie sur l'écoute la plus attentive et la sympathie la plus exigeante. C'est une « science chaude » qui, en rigueur, élit le sujet au cœur même de la démarche cognitive. Et c'est une « science douce » également, en ce sens qu'elle élit toujours la parole et le savoir de l'autre, quelles que soient leur opacité ou leur difficulté, au titre d'irremplaçable source de questionnement et de transformation. La vérité, ici, se situe toujours à la croisée des regards. C'est une « science humaine », enfin, en ce sens qu'elle assume l'héritage critique et méthodologique des sciences de

l'homme, mais en y privilégiant les aspirations à la compréhension plutôt que l'idéal désuet de la pure description, de la pure objectivation.

Une science chaude, douce et humaine : comment pourrait-il en être autrement avec, pour horizon, une pensée obstinée qui veut donner voix aux sans-voix, aux exclus, aux vaincus ? Et faire du refus de la misère et de toute forme d'exclusion le principe central au départ duquel rayonne la recherche ? Il faudrait alors renoncer aux métaphores guerrières qui accompagnent si souvent les descriptions de la pratique scientifique. Ni conquête du réel, ni combat pour la reconnaissance individuelle, mais une science en partage, la volonté collective de rendre le monde intelligible et d'agir en faveur de sa transformation. Le refus de la misère : c'est une science en révolte, également, qui renoue avec l'inspiration première de toute science dont la vocation est de rendre le monde supportable.

Les perspectives ainsi ouvertes par le programme expérimental Quart-Monde-Université, tant d'un point de vue pédagogique qu'épistémologique, rejoignent nombre des préoccupations de ceux qui, aujourd'hui, cherchent à repenser l'école et l'enseignement. Impossible d'aborder ici toutes les convergences que *Le croisement des savoirs* donnent à voir et à réfléchir. Qu'il suffise, en manière de conclusion, d'inviter par exemple à lire les témoignages de ceux qui, exclus des parcours scolaires, portent toute leur vie le fardeau si lourd du manque d'instruction : « Je souffrais quotidiennement de cette exclusion, une souffrance intérieure qui fait mal à en mourir » (p. 259). □

178

1. Paris, les éditions de l'Atelier et les éditions Quart-Monde, 1999, 525 p.
2. Les militants sont des personnes issues de la grande pauvreté et qui sont proches d'ATD, par leur participation, notamment, aux universités populaires organisées par le Mouvement. Les volontaires sont les travailleurs salariés par le Mouvement, engagés aux côtés des populations démunies.
3. Outre le livre précité, une série de publications permettent maintenant de se faire une bonne idée de la nature du projet et du contexte dans lequel il a été réalisé. Citons, par exemple, les actes du colloque organisé à Paris en avril 1999 dans la foulée de la publication du livre : « Le Quart-Monde à la Sorbonne : croiser les savoirs », *Revue Quart-Monde*, 1999/2, n° 170. Patrick Brun, *Le croisement des savoirs. Quart-Monde-Université. Une formation action recherche. Évaluation du programme mis en œuvre par le mouvement ATD Quart-Monde. 1996-1998*, Institut de recherche et de formation aux relations humaines (IRFRH), 1999. Pascal Galvani, « Accompagner l'alternance des savoirs. Le programme de recherche-formation-action Quart-Monde-Université », *Revue française de pédagogie*, avril 1999. Pour certaines questions qui nous occupent ici, Nathalie Mlékuz, « Édifier pour échanger », *Le Monde de l'éducation*, janvier 1999, p. 12-14.